



Train de nuit

TU NE CONNAIS pas le train Lyon-Toulouse de 22 h 15. Personne ne le connaît, c'est un épouvantable tortillard que personne ne prend : il s'arrête 20 minutes dans chaque gare, vu que c'est un train postal et qu'il faut décharger les sacs. Le voyage est long, on n'est pas bercé comme il faut par le roulis du train, à cause des arrêts interminables, et pour les gens normaux il n'y a même pas de couchettes. C'est juste un train des postes, auquel la SNCF a rajouté des wagons.

Le dimanche soir, c'est aussi un train de permissionnaires, un train de la sortie de la vie, du retour à l'arbitraire imbécile des adjudants-chefs, aux efforts physiques démesurés, au danger inutile et à la chaude et virile biture à la Kronenbourg, le soir au foyer des soldats.

C'est un train qui peut-être n'existe plus, mais que j'ai pris, semaine après semaine, pendant presque un an. Je suis de la 76/6, monsieur, et j'ai servi mon pays à Limoges, dans une base aérienne dont la principale caractéristique était de ne pas avoir de piste d'atterrissage et qui n'avait donc d'aérienne que le nom. Je n'ai jamais bien su ce qu'on y faisait : du stockage de moteurs d'avion, je crois. De toute façon, j'étais fourrier, je n'avais rien à voir avec tout ça.

L'été 1976 est resté dans les mémoires comme « l'été de la sécheresse ». J'ai fait les foins cet été-là, l'armée avait prêté des hommes à nos agriculteurs. Dans ce train horrible, il a fait une chaleur étouffante tout l'été. Mais ce n'était pas le problème : le problème était de trouver un compartiment sans personne dedans. Ce n'était pas un Corail, hein ! C'était un vrai train comme on n'en fait plus, le modèle vert avec des trucs écrits sur les vitres (je me souviens : « E pericoloso sporgersi », mes enfants n'ont pas connu ça, ni le goût des vitres sales quand on les léchait, ni en général les trains quand c'était encore des trains), un train avec des compartiments de huit places, deux banquettes pour s'asseoir dans la journée (quand on est huit) ou pour

s'allonger pendant la nuit, de tout son long si on a une banquette à soi tout seul, et en chien de fusil quand il n'y a pas la place.

Parfois, c'était presque vide, parfois il y avait plein de parachutistes de Castelnauudary qui avaient envahi les wagons. Je ne discute pas avec les paras, j'ai peur de la violence, et ça m'est arrivé de dormir dans les soufflets. Donc, il fallait d'abord trouver un coin pour se mettre, après il fallait s'endormir, ce n'était pas facile, et puis se réveiller presque à chaque gare. On arrivait à Limoges vers 4 ou 5 heures du matin, note que les 20 minutes d'attente laissaient de la marge pour s'apercevoir qu'on était arrivé — mais une fois je ne me suis pas réveillé et je me suis retrouvé à Brive. Après, je descendais du train, je sortais de la gare, admirable gare de Limoges, un des plus belles de France mais il paraît qu'elle a brûlé et que ce n'est plus pareil. Et puis je marchais, plus d'une demi-heure, pour retourner à la caserne. Il y en avait d'autres qui marchaient dans la nuit, comme moi. On ne se parlait même pas, on dormait en marchant, puis on saluait la sentinelle au poste de garde, et on se couchait très vite pour gagner quelques minutes de sommeil, vu que le lundi matin il y avait appel et salut aux couleurs. Et tout ça, j'y pensais forcément, en montant dans le train et en cherchant une place.

Ça fait long comme entrée en matière, mais si j'ai besoin de planter le décor, comme on dit un peu bêtement, c'est peut-être parce que la suite est vide, qu'il n'y a rien à raconter, qu'il n'y a qu'une émotion et alors là, je ne suis pas Tolstoï ni Flaubert, je ne sais pas décrire les émotions, surtout pas les miennes.

En tout cas, ce soir-là il y avait de la place. J'étais dans cet état un peu vague de celui qui retourne au chagrin après un week-end avec son amie et ses copains, de celui qui sait que ce n'est pas une véritable torture qui l'attend à Limoges, mais juste une sorte d'horreur molle, diffuse, juste une sale vie qui l'étouffera encore pendant de longs mois. Et dans un compartiment, il y avait une fille seule. Brune, plutôt jolie, et j'ai trouvé ça charmant de voyager en compagnie féminine. Elle lisait un livre en attendant le départ du train, mais elle a levé la tête en me voyant entrer et elle m'a souri. Un sourire d'accueil, à la fois de joie et de politesse.

Évidemment, c'est elle qui a entamé la conversation. J'en étais bien incapable : aborder une fille, ce n'était même pas imaginable (au point que je me demande pourquoi je ne suis pas encore vierge, mais bon, c'est un autre problème), ça demande une confiance en soi inouïe. C'est quelque chose que je n'ai pas et que je n'aurais jamais,

un manque que je compense en étant facilement brutal ou odieux avec les gens, et donc ça me manque, ce qui fait que c'est elle qui a posé son livre et qui m'a adressé la parole.

C'était l'époque du post-féminisme, un temps où l'on croyait encore qu'un jour les relations entre les hommes et les femmes seraient à peu près normales, qu'engager une conversation ne signifiait pas obligatoirement draguer, que le sexe n'était pas un débouché obligatoire à toute relation (qu'en un sens, Lacan avait tort, et qu'il existe bel et bien des « rapports sexuels », des relations possibles entre gens de sexes différents). Qu'une jeune fille parlant à un jeune homme n'est pas forcément une salope, et qu'un jeune homme lui répondant n'en veut pas forcément à son cul. D'ailleurs elle était féministe, et gauchiste aussi (je croyais que tout le monde l'était, ça m'a paru normal), et puis Allemande, mais ça n'est pas une excuse ni une accusation, c'est un fait auquel je ne peux rien.

Elle parlait parfaitement français, alors on a bavardé. Je suis bien incapable de dire, plus de vingt ans après, de quoi on a parlé, sauf que je me souviens fort bien qu'elle était allée en Autriche cet été-là, avant de se balader en France, et qu'elle avait détesté le pays et ses habitants qu'elle avait trouvés réacs et cons, surtout les jeunes.

On a bavardé comme des gens qui cherchent à se connaître, puis comme des copains qui se connaissent, puis comme des amis qui se connaissent si bien qu'ils n'ont même plus besoin de se parler pour être bien ensemble.

Alors il était très tard, on était tous les deux seuls dans ce compartiment, on a éteint la lumière et on s'est endormis, chacun sur sa banquette. Il n'était question de rien d'autre, je le jure, et ni elle ni moi n'avons pensé un instant qu'on pouvait s'enlacer, s'embrasser, peut-être faire l'amour, vu qu'on était seuls et que dans le wagon tout le monde dormait. On a juste bavardé, on s'est connus peut-être même mieux que si on s'était connus au sens biblique, et on s'est endormis chacun dans la confiance et dans l'amitié de l'autre.

Et puis, forcément, le train est arrivé à Limoges. Je me suis réveillé, j'ai pris mon sac, mon blouson, et je l'ai regardée. Je n'osais pas la réveiller, mais je crevais d'envie de lui dire au revoir et de l'embrasser. Elle a ouvert un œil, puis le deuxième, elle m'a demandé ce qui se passait et j'ai répondu que je partais, qu'on n'allait plus se revoir. Je me suis penché pour lui faire la bise, et elle m'a pris dans ses bras.

On s'est tenus comme ça, enlacés, des minutes entières. On se tenait l'un contre l'autre, on se serrait fort. C'était un élan éperdu, et parfois

nos lèvres se cherchaient et se trouvaient l'espace d'une seconde. Puis elles s'éloignaient, et nos baisers volaient sur nos joues, nos paupières, dans nos cous. Nos mains glissaient sur nos corps, je ne savais plus à qui étaient ces corps, ni quelles étaient ces mains, c'était une fusion totale, un brusque désir d'amour. J'aimerais bien raconter qu'un instant, j'ai caressé ses seins et qu'elle a poussé un soupir comme si ses seins étaient tendus d'envie et que la caresse les avait apaisés. Seulement, ce n'est pas vrai, je n'ai caressé ni ses seins, ni son ventre, ni ses fesses, ni son sexe. Je n'y pensais même pas, j'ai juste caressé son dos, ses cheveux, son visage adoré. On aurait pu rester comme ça pendant des heures, ça aurait été pareil. Jamais je ne retrouverai ce qui s'est passé dans ce train, ces vingt minutes-là, pendant que des hommes déchargeaient des sacs de lettres, que des soldats descendaient doucement sur le quai, et que tous les deux, on était là en train de s'aimer d'amour.

Finalement, la catastrophe est arrivée, ou bien ce n'était pas une catastrophe, juste quelque chose de normal et d'inévitable : la voix dans la gare a annoncé le départ du train. J'ai compté les secondes, il ne nous restait rien d'autre, je lui ai dit au revoir, et encore au revoir, et on ne se reverra plus, et je t'aime tu sais, ô combien je t'aime, elle me disait je t'aime pour me répondre, et ses doigts frôlaient mes lèvres, et mes lèvres caressaient ses paupières.

Elle a ramassé son livre, griffonné quelque chose sur une feuille, qu'elle a pliée et mise dans la poche de ma chemise (et alors elle a touché mon torse, mes seins, à travers le tissu). Et j'ai couru dans le couloir du wagon, parce que le train commençait à partir. Je courrais et je me disais : t'es bête, reste avec elle, tu descendras à Brive, ou à Toulouse, ou n'importe où, tu diras que tu as raté ton train, t'auras une permission en moins, mais tu resteras avec elle jusqu'à la fin de la nuit. Mais je courrais quand même, la porte du wagon était encore ouverte, et j'ai sauté sur le quai sans la refermer tellement j'avais peur de tomber en sautant.

Et après je suis rentré à la caserne. Sur le papier, il y avait son nom et son adresse en Allemagne. Ce papier, je l'ai gardé longtemps, plusieurs années. Il était dans ma poche, ou dans mon portefeuille, ou dans un livre. Il est resté plié, plus jamais je ne l'ai regardé, je n'ai pas appris par cœur ce nom ni cette adresse. J'avais juste le papier, comme la trace tangible de mon plus beau souvenir d'amour. Et puis un jour, je me suis aperçu que je l'avais perdu. J'avais vieilli, faut croire, et il faut croire que j'avais tourné cette page-là aussi. 